



Il salua ma mère. — Page 238, col. 1.

— Certainement non ? dit Peggoty avec une prompte décision.

— Mais si vous avez épousé une personne et que cette personne meure, alors vous pouvez en épouser une autre, n'est-ce pas, Peggoty ?

— Vous LE POUVEZ, reprit-elle, si vous le voulez : c'est une affaire d'opinion.

— Mais votre opinion à vous, quelle est-elle ? dis-je encore l'examinant avec d'autant plus de curiosité qu'elle m'examinait curieusement elle-même.

Peggoty cessa de fixer ses yeux noirs sur les miens, se remit à coudre, et après un peu d'hésitation :

— Mon opinion dit-elle, monsieur Davy, est que je n'ai jamais été mariée et que je ne m'attends à l'être jamais. Voilà tout ce que je sais.

— Vous êtes de mauvaise humeur, Peggoty ! lui dis-je, et je me tus, croyant en effet que je l'avais contrariée ; mais je me trompais ; car, après avoir quelque temps essayé de travailler, elle ouvrit tout à coup ses bras, et m'attira à elle, baisa plusieurs fois ma petite tête frisée. Je m'aperçus de l'énergie de son embrassade en voyant sauter deux boutons de sa robe ; car, étant naturellement replète, tout exercice exposait sa toilette à cet inconvénient.

— Voyons, dit-elle, lisez-moi la suite des *corcordiles* !

Je ne pus comprendre pourquoi Peggoty avait l'air si embarrassé et désirait revenir aux *corcordiles*, comme elle les appelait. Cependant nous lûmes encore l'histoire de ces monstres, ou plutôt nous vécûmes pendant une demi-heure avec eux ; nous laissâmes leurs œufs dans le sable pour que le soleil pût les couvrir, nous fûmes poursuivis par le père et la mère dont nous trompâmes la colère en tournant toujours, ce qu'ils ne pouvaient faire comme nous à cause de leurs lourds mouvements ; puis nous les poursuivîmes à notre tour dans l'eau avec les chasseurs indigènes ; nous leur enfonçâmes des pieux aigus dans la gorge... Bref, nous sûmes bientôt nos crocodiles par

cœur, moi du moins, car par moment il me semblait que Peggoty avait des distractions et se piquait les doigts avec son aiguille.

Nous allions passer des crocodiles aux alligators, lorsqu'on sonna. Nous courûmes à la porte : c'était ma mère qui revenait, toujours plus jolie, avec un gentleman aux favoris noirs, que je reconnus pour nous avoir déjà accompagnés, le dimanche précédent, depuis l'église jusqu'à la maison.

Quand ma mère se baissa sur le seuil pour me prendre dans ses bras et me baiser, le gentleman dit que j'étais plus heureux dans mon privilège qu'un monarque... ou quelque chose de semblable, car j'avoue ici que ma mémoire s'aide de mon expérience subséquente. — Il voulut aussi me caresser sur l'épaule de ma mère ; mais je ne me sentais aucune sympathie pour lui et pour sa grosse voix ; je fus jaloux quand je m'aperçus que sa main touchait ma mère, et je l'écartai autant que je pus le faire.

— Eh bien ! Davy ! dit ma mère d'un ton de remontrance.

— Le cher enfant, dit le gentleman ; je ne puis lui en vouloir de son dévouement filial.

Je n'avais jamais vu un aussi beau vermillon sur les joues de ma mère. Elle me gronda doucement, et tout en me serrant contre son sein, elle remercia le gentleman de la peine qu'il avait prise de l'accompagner.

— Disons-nous *bonsoir*, mon beau petit garçon, dit le gentleman qui, de son côté, prit la main gantée de ma mère, et y posa les lèvres... je le vis.

— Bonsoir ! dis-je.

— Allons, soyons bons amis, reprit le gentleman riant : une poignée de mains !

Ma main droite était dans la main gauche de ma mère, et je lui tendis l'autre :

— Ce n'est pas la bonne main, Davy, observa le gentleman riant toujours.

Ma mère voulut me faire donner la main droite ; mais j'étais bien décidé à ne donner que

la gauche, et le gentleman finit par la secouer cordialement : puis, ayant répété que j'étais un brave garçon, il se retira.

Je le vis encore tourner la dernière allée du jardin et nous envoyer un regard d'adieu avec ses yeux noirs de mauvais augure.

La porte étant fermée, Peggoty, qui n'avait pas dit un mot, assujettit la barre de fer, et nous entrâmes tous les trois au salon. Là, contre son habitude, ma mère, au lieu de venir se placer dans son fauteuil, au coin du feu, resta à l'autre bout de la pièce et fredonna assise sur une chaise.

Pendant cette musique, je commençai à dormir, mais d'un sommeil assez léger pour pouvoir entendre Peggoty qui, debout et roide au milieu du salon, un chandelier à la main, dit bientôt à sa maîtresse :

— J'espère que vous avez eu une agréable soirée, madame ?...

— Oui, merci, Peggoty : une soirée très-agréable !

— Une soirée qui eût été peu du goût de monsieur Copperfield, j'ose le déclarer, madame.

— Bon Dieu ! s'écria ma mère, vous me rendez folle ! jamais femme fut-elle aussi maltraitée par sa servante ? Je me demande si je suis encore une petite fille ou si j'ai été mariée.

— Vous l'avez été, madame, Dieu le sait, reprit Peggoty.

— Eh bien ! alors comment osez-vous... ou plutôt comment avez-vous le cœur de me rendre si malheureuse et de me tourmenter ainsi... quand vous savez que je n'ai pas une amie sur la terre ?

— Raison de plus d'être plus réservée, dit Peggoty.

— Puis-je empêcher, reprit ma mère, que l'on soit poli et prévenant pour moi ! Faut-il me défigurer, m'échauder le visage ? Vous le voudriez, je crois Peggoty, ajouta ma mère tout en larmes et qui vint au fauteuil pour me caresser... Ah ! mon pauvre petit Davy ! mon cher enfant ! avez-